

Expressions de la culture ouvrière en France et en Espagne. Idéologie et utopie dans *L'Internationale*

Jesús CUENCA DE LA ROSA
Euskal Herriko Unibertsitatea-Universidad del País Vasco

Introduction

Traditionnellement, la France a constitué au XIX^e et au XX^e siècle la terre d'asile de préférence pour des Espagnols en fuite. Des *afrancesados* aux *ultraroyalistes*, des *carlistes* aux *crístinos*, des *libéraux* aux *libertaires*, des *conservateurs* aux *communistes*, les exilés politiques espagnols ont franchi la frontière au fil des défaites de l'un ou de l'autre camp, pendant des années troubles qui culminent avec la fuite massive des populations républicaines après la chute de la Catalogne en janvier 1939. À cette masse exilée il faut ajouter les Espagnols partis en France chercher du travail, permanent ou saisonnier. Les uns poussés par la peur de la prison ou de la mort, les autres par le besoin pressant de gagner leur vie, la roue de la fortune les a renvoyés également au-delà d'une frontière qui, chantait-on à l'école primaire espagnole, « nous sépare de la France ». Les cols pyrénéens et le pont international d'Irún ont été témoins muets de ces vagues successives qui déferlaient sur la France sans imaginer que des traditions de l'hospitalité pouvaient aussi, pour des raisons de politique intérieure ou des querelles intestines, céder à la tentation de la répression. Les barbelés de Saint-Cyprien ou d'Argelès faisaient oublier la plage souriante pour se graver à jamais sous forme de cauchemar dans les têtes de tant de hôtes forcés. Collioure n'est pas que la tombe de Machado. Le camp de Le Vernet était, aux dires d'Arthur Koestler, encore pire que les geôles de Franco. Malgré la vie dure et les blessures physiques et mentales, à la différence des exilés traditionnels d'antan, peu impliqués dans la vie politique française, beaucoup de ces réfugiés républicains combattront pour la Libération de la France. Dans les épreuves de douleur insurmontable et dans l'ivresse des victoires, des hommes et des femmes des deux côtés des Pyrénées ont lutté ensemble¹ donnant toute leur valeur et leur portée aux mots *camarade* ou *compagnon* et aux paroles de *L'Internationale* ou de *La Varsoviennne*.

Il convient aussi de rappeler que, lorsque l'Association Internationale des Travailleurs se met en place dans la seconde moitié du XIX^e, commençait à s'exprimer une nouvelle mentalité caractérisée par son esprit révolutionnaire et internationaliste. Italiens, Polonais ou Espagnols, typographes émigrés, ouvriers du bâtiment réfugiés ou simplement manœuvres déplacés pour accomplir des missions ponctuelles mettaient en cause en même temps leurs régimes d'origine et les choix politiques français du moment. Ces militants préparaient le soulèvement mondial, la révolution, bénéficiant du secours de leurs homologues français, identifiés à la même cause par la prégnance de cette culture ouvrière naissante. Relations personnelles, professionnelles, réseaux de conspirations se manifestaient progressivement et provoquaient des convulsions

¹ Cette époque est bien résumée dans la phrase du général De Gaulle décorant un résistant : « À cause de vos souffrances vous êtes un héros français et espagnol » (Stein, 1981 : 252).

sociales au nom de la prophétie révolutionnaire. Dans cette atmosphère, la panique des pouvoirs en place élargit son imaginaire : anarchistes, socialistes et communistes seront les *brigands* des temps nouveaux. Ces obsessions phobiques prépareront fébrilement les opinions publiques des différents pays, comme dans la Grande Peur de 1789, à se défendre contre un ennemi omniprésent. C'est le *péril rouge*. Qui ne se cache pas au-delà des frontières et arbore fièrement les drapeaux rouge ou noir. Qui chante la révolte et prépare la grève générale pour précipiter des lendemains qu'on n'imagine que chantants...

La petite histoire de la chanson que nous analysons brièvement ici s'insère dans cette plage de temps historique débordant d'immenses tragédies humaines. Nous ne traitons pas un sujet indépendant d'impératifs conjoncturels à la lumière de notions scientifiques et purement objectives. Nous cherchons par un effort rationnel non dénué de passion à comprendre un langage codé qui a électrisé les grands « mouvements de masse » et la singularité d'une période largement dominée par un rêve qui paraissait cristalliser les aspirations des opprimés du monde : la révolution prolétarienne.

Dans cette perspective, nous voulons apporter une interprétation des conditions d'énonciation, de la charge émotive d'un hymne qui est en même temps un formidable outil de militantisme et de propagande, un geste de subversion et une prise de conscience sur le besoin d'agir pour transformer la réalité. Caroline Granier rappelle avec bons sens que « le texte d'une chanson ne peut évidemment pas être séparé de la musique sur laquelle il est destinée à être chanté »². Paroles et musique jouent aussi bien sur les plans politique ou idéologique que sur le psychisme personnel.

En second lieu, notre analyse répond à l'obligation morale d'honorer la mémoire de générations de travailleurs, pas anonymes du tout, mais à peu près oubliés par la grande Histoire, qui ont laissé dans leurs pratiques sociales des traces d'un attachement durable à la justice et au bonheur. L'effondrement à la fin du vingtième siècle d'exemples exécrationnels de pouvoir communiste devraient faciliter la recomposition d'une mémoire commune de la classe ouvrière où l'honnête engagement jusqu'au sacrifice (*Aunque nos espere el dolor y la muerte...*)³ serait enfin reconnu, contribuant par là même à panser les blessures morales, psychiques, affectives, personnelles et collectives provoquées partout où la gangrène du sectarisme a triomphé sans dispute.

1. Contexte socio-politique : un poème à la conquête de l'imaginaire militant

Quand Eugène Pottier gagne en 1883 le prix du concours organisé par la *Lice chansonnière* on lui offre la possibilité de publier ses poèmes. L'édition de ses *Chants révolutionnaires* inclut une *Internationale* que personne ne connaît. Ce prix va lui permettre donc de faire circuler ses poèmes révolutionnaires, son rêve. Il meurt paralysé en 1887 et n'entendra donc jamais chanter son texte. Son enterrement devint une grandiose manifestation de deuil révolutionnaire. On mit sur son cercueil l'écharpe de membre de la Commune. La police voulut s'emparer d'un drapeau rouge porté par une jeune homme et de violentes bagarres éclatèrent devant la maison mortuaire et plus tard au cimetière. Les cérémonies qui désormais se multiplièrent en son honneur furent

² GRANIER Caroline (2003). « *Nous sommes des briseurs de formules* ». *Les écrivains anarchistes en France à la fin du dix-neuvième siècle*. Paris : Univ. de Paris VIII. Thèse consultable en ligne sur <http://raforum.apinc.org/>

³ De l'hymne anarchiste *Aux barricades*, sur l'air de *La Varsovienne*.

animées par le chant de *La Carmagnole*, car son *Internationale* n'avait pas encore de musique.

Ce sera la *Lyre des travailleurs*, chorale de la section lilloise du Parti ouvrier français – guesdiste, qui pour renouveler son répertoire donne en 1888 à l'ouvrier Pierre Degeyter le texte de ce poème. Pierre a suivi les cours du Conservatoire de Lille et joue de plusieurs instruments, sauf l'harmonium que joue son beau-frère, Polydore Cassoret. Lors d'une fête de la Chambre syndicale des marchands de journaux, organisée à Lille en juillet 1888, son frère Adolphe, baryton de réputation dans les tournées militantes, chantera *L'Internationale* pour la première fois. Peu à peu la composition devient célèbre. Elle fut publiée par le journal anarchiste *L'Agitateur* (n° 8, 17-24 avril 1892) avec quelques variantes qui constituent une adaptation aux mots d'ordre anarchistes. En juillet 1899, à l'occasion du premier Congrès général des organisations socialistes françaises à Paris, guesdistes et blanquistes la chantent. En septembre 1900 au Congrès socialiste international de Paris, elle est chantée en chœur par tous les délégués. En 1901, Jean-Baptiste Clément, auteur de *Le Temps des cerises* et ancien communal, veut acheter les droits de la chanson. Or, les deux frères Degeyter sont violemment opposés parce qu'Adolphe, son premier interprète, prétend en avoir composé aussi la musique. Avec le soutien de sa famille, un procès interminable commence et s'étend pendant plusieurs années jusqu'au jour où Adolphe, en avril 1915, met fin à sa vie après avoir laissé une lettre dans laquelle il explique les raisons de son imposture et rend justice à Pierre. En juillet 1902, elle sera chantée et jouée en même temps, toujours à Lille et toujours au Congrès du Parti ouvrier et traduite en russe. Au Congrès de Copenhague de 1910 il y a déjà des versions dans une grande quantité de langues.

L'hymne officiel de la II^e Internationale gagne progressivement le mouvement ouvrier mondial jusqu'à sa conversion en hymne de l'Union Soviétique en janvier 1918. À ce moment-là, la chanson est déjà passée au stade de mythe⁴, comme l'URSS elle-même. Il y a des versions – plutôt que des traductions – dans toutes les langues de l'Union et dans celles des nations représentées au Komintern. Le Front Populaire évoque son apothéose et les traditionnels frères ennemis – anarchistes, socialistes, communistes – se mettent à la chanter à l'unisson toutes tendances réunies. Elle devient chant de ralliement à la cause républicaine lors de la guerre d'Espagne⁵. Le 1^{er} janvier

⁴ Socialistes, anarchistes et communistes se disputeront la chanson ; ses paroles connaîtront des versions et des traductions en fonction des vues politiques de chaque groupe et de ses intérêts stratégiques et idéologiques. La triste histoire d'usurpation d'identité entre les frères Degeyter se prolongera dans d'autres accommodations des vers de Pottier à travers les tendances et les courants ou au fil des grèves et de émeutes. Des *Internationales* apparaissent partout. Une *Internationale viticole* (1907) des ouvriers agricoles. *L'Internationale du beurre* (1911) pour protester contre la vie chère. *L'Internationale des mères* (1920) dans des campagnes pacifistes...

⁵ À l'automne 1936 les Brigades Internationales arrivent sur le front de Madrid. L'écrivain phalangiste García Serrano, volontaire lui-même dans les rangs de l'armée franquiste et correspondant de guerre, dans son curieux *Dictionnaire pratique du havresac* affirme : « En novembre 36 font leur apparition sur Madrid les internationaux. Au début, sur la capitale, on les prend pour de Russes. Bien habillés, ils savent marcher au pas, font déjà office de vétérans, ne parlent pas un mot d'espagnol et les blonds fourmillent parmi eux. En plus de *L'Internationale*, ils chantent *La Jeune Garde*, *La Carmagnole*, *La Madelon*, *Tipperary* et *Bandiera Rossa*. Et un répertoire assez complet d'obscénités dont l'origine se situe dans les boyaux de 14-18 » (García Serrano, 1983 : 685). C'est nous qui traduisons de l'espagnol. Mais dans la zone loyale à la République on entend moins *L'Internationale* que *A las barricadas* (décalque de *La*

1944, année où Staline dissout le Komintern pour faire plaisir à ses alliés, *L'Union indestructible des libres républiques*, nouvel hymne soviétique, sonnera à sa place... L'ancienne chanson ne glorifiait ni nations ni une patrie quelconque.

Les années quarante-cinq / cinquante sont encore une nouvelle ère de triomphe. Les communistes français sont au gouvernement. Le prestige de l'URSS est immense et les temps nouveaux dominés par le discours anticolonialiste chantent l'internationalisme aux accents tiers-mondistes et révolutionnaires. Lorsqu'en 1966, des savants soviétiques réussirent à faire se poser sur la Lune le premier engin envoyé sur notre satellite, c'est *L'Internationale* qu'il répandit dans l'espace. Les avatars de la guerre froide font que le mythe, bien bancal déjà, décline jusqu'à son effondrement le 25 décembre 1991, date à laquelle le drapeau rouge est descendu des tours du Kremlin.

1.1 La propagande. Appel à la *lutte finale*

Les années trente du XIX^e ont vu apparaître sur scène une nouvelle force formée de compagnons, d'artisans et d'ouvriers aux conditions de vie pénibles, victimes de la nouvelle forme d'esclavage que fut trop souvent la révolution industrielle. Ces couches populaires qui avaient tant fait pour le triomphe de la Révolution française se sentent trahies et condamnées à la pauvreté. L'idée d'un changement total au prix du sacrifice⁶, de la *lutte finale*, couve dans les esprits⁷. En même temps que le capital se construit et s'unifie à l'échelle mondiale, l'idée socialiste en pleine expansion entend que les travailleurs de tous les pays doivent unir leurs efforts. Si le progrès industriel fait fi des frontières et se dénationalise il faut que les ouvriers, *foule esclave* majoritaire, incarnation de la nation, s'organisent dans un parti (*le grand parti des travailleurs*) pour neutraliser les bourgeoisies voraces (*cannibales*) qui aurait pour instruments l'athéisme, l'abolition de l'héritage et la propriété collective de biens de production.

L'élan de la nouvelle révolution se veut cosmopolite, à la fois national et internationaliste. Il se matérialise dans des générations de travailleurs profondément marquées par les drames d'une vie quotidienne très dure : travail pénible pour tout le monde – y compris femmes et enfants, habitations humides et insalubres, maladies, mauvaise alimentation... Elles ont en face des bourgeoisies puissantes, aperçues comme exécrables dans leurs richesses (*hideux dans leur apothéose*) et qui font l'apologie de la libre entreprise au moment même où les anciennes corporations sont ruinées par les industries mécaniques. Le petit artisanat éprouvé par des bouleversements du marché du travail communique avec des compagnons d'origine diverse et de nationalité différente,

Varsoviennne, vieux chant polonais de la fin du XIX^e siècle, devenu très populaire en Russie dans les périodes révolutionnaires de 1905 et 1917) ou *Hijos del pueblo*.

⁶ Que les anarchistes espagnols écrivent avec majuscule : l'*Idée*.

⁷ Owen, Saint-Simon, Fourier, Considérant, Proudhon et bien d'autres conçoivent des méthodes (la *lutte des classes*) que Marx et Engels appliqueront dans *Le Manifeste du parti communiste*, rassemblant les spéculations des socialistes français, les idées des économistes anglais et la tactique révolutionnaire d'Auguste Blanqui. Dès le début, des conflits de principe fortement mêlés à des conflits de personnes vont opposer marxistes et bakouninistes ceux-ci reprochant à ceux-là leur centralisme et leurs idées autocratiques. Il faudrait y ajouter les partisans de Blanqui, hostiles à tout mouvement de masse. Mais partout, malgré le gradualisme ou le réformisme, l'idée de *lutte*. Toujours insatisfaite des résultats, la culture révolutionnaire pourrait faire sienne la formule de Bernstein où elle voit pourtant la devise du réformisme abhorré : « Le but n'est rien, le mouvement est tout ». Le plus caractéristique de l'identité révolutionnaire, c'est le culte de la *lutte*.

tous pareillement séduits par un fouriérisme qui ne rêve que d'harmonie, de fraternité et de complémentarité de tâches entre artisans et ouvriers amants de leur métier. Ils n'ont plus leur place dans une société qui, littéralement, leur tombe sur la tête.

Les compagnons habités par l'*Idée* se servent des modes de propagande les plus variés. Journaux. Tracts. Tournées de conférences où l'on peut, comme on dit à l'époque, *porter la contradiction*. Réunions. Pour aller au peuple, il faudra vaincre la suspicion solidement installée chez lui qu'il faut se méfier du beau parleur de bistrot, fainéant, discoureur et bon à rien (l'*oisif* chassé *loger ailleurs*), sauf justement à faire des discours. Si, faire des discours s'assimile à une activité de dupes, faire de la politique, qui plus est de la politique professionnelle, rémunérée, mérite le discrédit le plus total. C'est de là que vient essentiellement le mépris des anarchistes pour la vie parlementaire. Ce n'est pas pour rien que le mot *tribun* figure en bonne place dans le refrain de *L'Internationale*, face à *producteur*, à signification légèrement différente d'*ouvrier*, vestige persistant des anciennes dichotomies de l'optimisme mystique saint-simonien, entre oisifs et travailleurs, elles mêmes fortement imprégnées de vieux fonds de pensée populaire qui chemine sourdement et qui fermente dans les esprits les plus divers. Or, le propagandiste, quitte à nuire à sa réputation auprès de ce peuple dont il se prétend protecteur, doit fréquenter le cabaret s'il veut faire passer efficacement son message. Faire de la propagande est une chose. Réussir en est une autre, au milieu de bavards, des ivrognes et des mouchards ou des agents de police. D'où l'impatience et le désarroi de certains anarchistes qui, le cas échéant, lui préféreront la bombe.

1.2 Mythologie et caractérisation de l'ennemi

La nouvelle mystique socialiste et anarchiste prend la relève des vieilles utopies et façonne la réalité aux contours apocalyptiques pour ébranler les gens qui sommeillent. Le *volcan* social doit être réchauffé pour une *éruption de la fin*⁸. Ici encore, le rôle symbolique dévolu aux producteurs nous conduirait du côté de la mythologie. Le travailleur se voit assimilé au forgeron, maître de tous les arts. Les producteurs-forgerons (*soufflons-nous-mêmes notre forge / battons le fer quand il est chaud*) excitent la Raison – guide infailible de tous les bons utopistes prise ici en tant qu'entité primordiale – qui *tonne en son cratère* comme un dragon des vieux contes chthoniens, mais transformée de sujet dialectique en divinité souterraine.

Derrière cette invocation à la Raison, le parallèle reste très fort entre une mythologie tellurique de la forge, source et origine de toutes les technologies, des objets précieux, de la richesse en somme, et le poème de Pottier où l'on voit les producteurs partis récupérer le trésor caché *dans les coffres-forts de la bande* qui s'en est approprié injustement. La *bande* n'a rien créé et garde jalousement et sans partage ce qu'elle a volé. Si Vulcain, tout boiteux et difforme qu'il est, reste quand même le Forgeron dans l'Olympe, le Travailleur-Producteur-Prolétaire, avec sa difformité sociale⁹ (misère),

⁸ Brochon (1997 : 134-135), évoquant les échos fusionnistes (Louis Jean Baptiste Turreil) d'une première version, relève une curieuse variante typographique de la version définitive, imprimée en 1887 : « *La raison tonne en son cratère / c'est l'irruption de la fin* ». Cette variante apparaît dans la version de *L'Agitateur* (Maitron, 1983 : 476-477).

⁹ *Difformité* symbolique mais bien réelle qui vient du fait qu'il n'a pas la même *taille* dans la hiérarchie sociale (en revenus, pouvoir, considération, etc.) que ses concitoyens nantis. Ou bien, il l'a perdue. Sans renvoyer en détail aux différents travaux de Mircea Eliade, on citera, pour situer ces parallélismes,

lourd de ses chaînes, est bien le héros à qui les *hideux* monstres capitalistes (et leurs maîtres, des rois et des tyrans : des *cannibales*) doivent tout. Le déplacement vers la morale et la psychologie de ce que Marx avait prétendu objectiver n'échappe pas aux vieux réflexes populaires. Ce que les historiens appellent *imputation au politique* des faits économiques rejoint les prétentions de l'avant-garde : la crise quelle qu'elle soit, c'est la *faute* à quelqu'un. On n'ôtera pas de la tête du militant que le bourgeois est intrinsèquement pervers et que si on voulait vraiment se donner la peine de *faire payer les riches* on ne manquerait pas de trouver des trésors cachés.

L'allusion à l'évangile de Marc (12, 17) faisant dire à Jésus « rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu » est manifeste aussi. Il y a partage donc depuis des siècles entre deux pouvoirs : le pouvoir politique et le pouvoir religieux. Authentique manichéisme d'un univers divisé entre deux institutions idéologiques qui se veulent indépendantes mais solidaires entre elles auquel la devise d'Auguste Blanqui « Ni Dieu, ni Maître » entend enlever toute prééminence. Les connotations antiparlementaires et antimilitaristes seront plus ou moins adoucies ou supprimées en fonction des intérêts propres à chaque groupe ou famille politique.

Dans le cinquième couplet, les deux premiers vers ont de quoi satisfaire les aspirations républicaines de trop de partis de par le monde pour autant que cela ne vise que les rois et les tyrans. Mais l'anarchisme déclaré des troisième et quatrième vers invitant à la grève aux armées¹⁰ et à la désertion, sera excessif pour le goût des régimes communistes et directement éliminé. Comme l'abrupt pronostique de la suite : *Ils sauront bientôt que nos balles / Sont pour nos propres généraux.*

Ce ne sont pas, de toute évidence, des idées à lui, mais Pottier sème son poème d'échos de formules fameuses et d'expressions symboliques très diverses. Par exemple, branle-bas de tant de révoltes, celle de Proudhon : « la propriété, c'est le vol », par laquelle il s'attaque à la possibilité de *produire sans travailler* et annonce la critique marxiste sur la propriété privée des moyens de production, source d'exploitation de l'homme par l'homme. À l'époque où Pottier a frappé les vers du quatrième couplet on escomptait que l'appropriation collective socialiste donnerait des résultats prodigieux, et que le droit de propriété privée, longtemps fondement de l'organisation sociale dans la plupart des pays, avait vécu.

Le microcosme linguistique des paroles de *L'Internationale*, aboutissement d'idées et de courants divers, expose une pédagogie de stigmatisation de l'ennemi du

Forgerons et alchimistes (1977), ou *Cosmologies et alchimies babylonienne* (1991). Dans la mythologie ouvrière, métallos et mineurs occupent une place de tout premier ordre, avec les maçons.

¹⁰ Le projet de grève contre la guerre avait son chemin depuis 1868. En septembre, au 3^e Congrès de l'Association Internationale des Travailleurs, à Bruxelles, la première question à l'ordre du jour est : « Quelle doit être l'attitude des travailleurs dans le cas d'une guerre entre les puissances européennes ? » Le Congrès vote une résolution (Charles Longuet) qui « recommande aux travailleurs de cesser tout travail dans le cas où une guerre viendrait à éclater dans leurs pays respectifs. » Marx, dans une lettre à Engels, raille « la sottise de Bruxelles de vouloir faire la grève contre la guerre » (Cf. Stéphane Just, *La grève générale et la question du pouvoir*, in http://www.marxists.org/francais/just/greve_ge/sjgg1.htm). Quoi qu'il en soit, l'illusion de la grève générale va durer jusqu'à la veille de la guerre de 14 et même au-delà. L'esprit de paix l'emportant sur l'esprit de guerre, on pourrait y voir là aussi une réminiscence du jugement de Dieu selon lequel les aristocrates qui faisaient la guerre devaient laisser tomber leurs épées et renoncer à la vengeance et au butin pour s'en remettre à l'énoncé de ce jugement émis par les prêtres du haut de leur autorité spirituelle. Pourquoi les *laboratoires* actuels ne pourraient-ils pas investir dans les rites anciens ?

bonheur général l'assimilant à la catégorie animale¹¹ (les *corbeaux*, les *vautours*) qui témoigne de l'effondrement de la vie sociale dominée par des *bêtes*, qu'on veut substituer par la notion chargée de positivité éthique du *genre humain*. Cette animalisation de l'autre, sa réduction à l'état zoologique facilite la haine et réduit les réticences à l'éliminer. Il faut que l'ennemi *disparaisse*. En effet, il n'est pas nouveau que la politique consiste, entre autres, à identifier amis et ennemis. Déjà l'Évangile édicte : « Qui n'est pas avec moi est contre moi ». La nouveauté tient à ce que l'on décrète que qui est contre *les nôtres* doit mourir, généralisant cette proposition du domaine de la politique au champ de la société toute entière. Si l'on observe ce procès de mutation on constate que l'adversaire devient ennemi pour passer à criminel et finalement à victime. Paradoxalement cette dialectique ami/ennemi prétend résoudre le problème fondamental de la recherche d'une société pure et non antagoniste à travers la dimension messianique du projet révolutionnaire de réunification de l'humanité dans et par le prolétariat.

Comme dans les mystères du Moyen Âge, aussi bien que dans la caricature politique du dix-huitième siècle, la rhétorique diabolico-animale met en scène pour le peuple la figure du *méchant*. Ces métaphores permettent, à travers l'animal, de traiter l'adversaire comme un gibier de chasse. Il faudrait dire que ce fétichisme de mots brille dans toute sa terrible splendeur non seulement contre les *ennemis de classe* mais aussi entre les différentes branches et familles de la gauche.

Par une sorte de darwinisme dévoyé appliqué à la question sociale, les bonnes intentions deviennent idéologie criminogène, dès lors qu'on prétend réduire ce que Robert Antelme appelle à juste titre *l'espèce humaine*, ou que le préambule de la Déclaration des droits de l'homme de 1948 désigne comme *la famille humaine*, à une condition non universelle mais particulière, définie négativement par l'attribution capricieuse de traits biologiques et raciaux (nationalismes ethniques) ou sociaux¹².

2. Mécanismes de la croyance

Parallèlement se met en place le rêve d'une auto-rédemption prométhéenne des gens *damnés*, non dans l'enfer surnaturel promis par l'Église, mais ici-bas. L'idée que le monde existant est si mal fait que seule une explosion salutaire et réparatrice (*l'éruption de la fin*) pourra en venir à bout et l'améliorer, après quoi, *le soleil brillera toujours*, est une aberration imprégnée de foi astrologique, une spéculation sur l'avenir du cosmos. En effet, penser la plénitude, la perfection et la libération ultime comme résultats d'une action humaine massive et concentrée sur un objectif, quitter subitement le fond de l'abîme pour « partir à l'assaut du ciel »¹³, revient toujours au domaine du surnaturel, du titanique et du magique. Évoquer les astres, ne fût-ce que comme figure rhétorique de fiction pour entraîner l'imagination, convient éminemment à un récit d'hypothétiques

¹¹ Proche du sentiment de Sartre proclamant (1961): « *Un anticommuniste est un chien, je ne sors pas de là, je n'en sortirai plus jamais* » (*Situations*, IV. Paris : Gallimard).

¹² D'où l'indignation non feinte de Bakounine, qui avait compris dès 1870 que même l'action révolutionnaire doit se soumettre à certaines contraintes morales fondamentales, contre les folies meurtrières d'un Netchaïev.

¹³ Marx, dans sa fameuse lettre à Kugelmann du 12 avril 1871, voyait les communards comme des « Titans de Paris » vaincus par « les *loups*, les *cochons* et les *sales chiens* de la vieille société ». Lénine glose, quant à lui, que ce qui détermine l'admiration de Marx pour la Commune, c'était « l'initiative révolutionnaire des masses *montant à l'assaut du ciel* » (1971 : 48).

événements relatés sur le mode du constat. Le soleil créateur devient un signe céleste du destin fondu dans les événements terrestres. Comme si *faire disparaître les vautours et les corbeaux* pouvait suffire à produire des effets thaumaturgiques.

L'univers des idées qui portent les chansons ouvrières du XIX^e est ainsi fait. Il se veut porteur d'un humanisme supérieur au chrétien sans pouvoir nullement échapper au surnaturel. Ses militants et propagateurs, élite du peuple, affirment penser les choses autrement mais leur vision politique s'identifie trop à la séculaire vision spirituelle des clercs. Dolores Ibarruri – appelée *Pasionaria* : prénom et surnom l'associant ainsi à la *Mater Dolorosa* qu'une imagerie communiste passablement pieuse propagera partout dans le monde – évoque dans ses souvenirs des exemples où elle met tout son poids du côté qu'elle a hérité, celui du royaume chrétien cachant à peine l'idéal socialiste : « D'une *sainte* idée nous sommes les porteurs / Précurseurs nous sommes d'un monde meilleur »¹⁴.

2.1 Sur-idéologisation et volontarisme

La première découle de la boursoufflure classificatoire et réorganisatrice issue de la combinaison du mode de pensée révolutionnaire et de la vision millénariste d'une refonte totale de la société sans *Dieu, ni César, ni tribun*. L'idéologie a avec la religion, sans l'avouer comme elle, l'espérance du salut. Avec la philosophie ou la science, le rationalisme. Elle possède la structure mentale de la gnose, modifiée par le genre de certitude qu'elle veut sienne et qu'elle emprunte à la science. Mais son champ d'action reste politique. L'idéologie est un phénomène daté dont la genèse a réclamé des circonstances exceptionnelles, en tant que produit d'une corruption simultanée de la religion et de la science. Il faut la replacer dans l'histoire politique, sous les cadres datés qui lui sont propres, recevant des éléments irrationnels à demi religieux, instables et éphémères et agissant sur des groupes sociaux définis.

Le second, dans la perspective plus vaste encore d'une transformation du monde, veut s'appuyer comme s'il s'agissait d'un levier, sur la pénétration complète des consciences par l'idée de *salut commun*. De l'une à l'autre se profile une société sans dirigeants ni dirigés, du palais à la chaumière de la campagne la plus reculée. Une construction parfaite fondée, encore une fois sur une image d'inspiration chrétienne, sur le consentement par la foi, acquis non par une quelconque forme de coercition mais par la coïncidence parfaite entre intérêts divergents, par la large et profonde illusion de l'efficacité dans la diffusion de normes identiques de morale civique pour un « genre humain » *ne varietur*, imaginé comme fondé depuis des siècles et partout sur une même morale familiale et interindividuelle.

L'efficacité de l'hymne serait totale s'il parvenait à faire adhérer la conscience de chaque groupe, de chaque famille, de chaque individu aux normes, promesses et idéaux qu'il énonce. Son efficacité est partielle aux moments d'exaltation militante. Par

¹⁴ Dolores Ibarruri (1992). C'est nous qui traduisons de l'espagnol. Cette chanson socialiste de son enfance, où résonne le *Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau ...* de l'évangile de Matthieu 11, 28 (*Jóvenes obreros, nuevos proletarios / Venid a nosotros, venid sin temor / De una idea santa somos partidarios / Somos precursores de un mundo mejor*), a dû laisser en elle une trace durable, puisqu'elle s'est mise à la chanter devant un public enflammé lors de son meeting du 23 juin 1974 à Genève (1984). Comme le Jésus Bon Berger des évangiles, qui connaît toutes ses brebis, les socialistes seraient venus rassembler le troupeau prolétaire et lui apporter le bonheur.

son intermédiaire, le groupe cherche, et à des moments très marqués il y parvient, à créer un sentiment profondément holiste qui convainc ses interprètes d'être porteurs et diffuseurs d'un message de libération internationale. L'effet récitatif se veut porteur d'action, d'action politique : la *création* d'une société réorganisée par la révolution. Car l'hymne se veut à chaque moment l'action même et sa performance en revêtant les formes grammaticales particulières de ce qui a été appelé le performatif¹⁵.

La nostalgie d'un recommencement absolu qui tente surtout la jeunesse est bien présent dans l'invitation à faire *table rase* du passé. Malgré les rythmes historiques propres à chaque société et à chaque pays, les similitudes sont frappantes entre les grandes étapes du communisme européen et celles qui se sont développées en Asie ou en Afrique. D'abord on est hardiment partis de la proposition *du passé faisons table rase*, fascinés *avant* de se mettre à la tâche par l'ampleur du travail à faire – signe évident d'un socle de foi, peu importe qu'elle soit d'inspiration chrétienne ou confucéenne, musulmane ou hindouiste. *Après* la mise en place des systèmes de rasage égalisateurs, les résultats paraissent plutôt décevants mais on ne pense qu'à jeter bas tout l'édifice de contraintes sociales accumulées par l'histoire pour le reconstruire sur des bases *saines*. Telle était la volonté de transformation du *destruam et aedificabo* de Proudhon, repris par Bakounine, indispensable pour l'épanouissement d'une harmonie naturelle trop longtemps prisonnière des autorités de toute sorte.

3. Faillite et triomphe de *L'Internationale*

Les chimères du récit chanté ont été relayées par des versions tout autres où s'expose un langage et une phraséologie qui substituent à l'idéal initial d'une immense révolution mondiale celle du parti qui l'adopte, appliquant à la lutte de classes ennemies le vocabulaire pittoresque des rivalités politiques ponctuelles.

La bataille autour des paroles propagées par la version initiale traduit une lutte de groupes de pouvoir social jouant sur les vers et les strophes pour la tirer vers un symbolique appelé toujours « révolution » mais qui s'en prend rageusement à ses concurrents, après le tournant politique que marquera pour le mouvement ouvrier européen l'assassinat de Jaurès. À partir du coup de force du 4 août 1914 les appels à l'unité et à la fraternité pour regrouper tous les ouvriers qui s'entretuent au front vont être considérés comme autant d'actes de trahison. Pour les patriotes parce qu'il faut une victoire à tout prix. Pour les partisans de Lénine et Trotski, parce que la révolution approche et, pour vaincre, il faut construire de toute urgence un parti révolutionnaire mondial. C'est la faillite de *L'Internationale*, on préfère chanter *La Marseillaise* ou *La Madelon*. Le bellicisme l'emporte sur l'élan pacifiste et antimilitariste¹⁶ du *Crosse en*

¹⁵ John Langshaw Austin (1970). Comme on sait, dans l'énoncé performatif, l'acte s'identifie avec l'évocation de l'acte.

¹⁶ Avant la guerre de 14, la vie ouvrière aux quatre coins de France est divisée entre les courants socialistes et les différentes tendances libertaires. Les deux trajectoires, réformistes et révolutionnaires, s'entrecroisent, se disputent ou se rapprochent suivant les aléas politiques (affaire Dreyfus, etc.) de la République radicale et germanophobe. Les chansons d'époque vont de *La Carmagnole*, *On ne devrait pas vieillir quand on est ouvrier*, à l'antimilitariste *Grève des mères* ou à la très populaire *Gloire au 17^e* – braves soldats d'infanterie qui s'étaient refusés à *assassiner la République*, en fraternisant avec tout un peuple de viticulteurs en colère lors de la révolte des vigneron, à Narbonne, en 1906 – de Georges Montéhus, idole des faubourgs révoltés du début du XX^e siècle. Après des élans chauvinistes de 1914-1918 (« Nous chantons la Marseillaise / car dans ces terribles jours / on laiss' l'Internationale / pour la

l'air et rompons les rangs ! Plus tard, le *socialisme national* stalinien écrasera dans le sang l'*internationalisme prolétaire* perpétuant des époques de lutte fratricide qui se révèle désormais le plus souvent sans grandeur ni noblesse. Néanmoins, la conjonction de ce syntagme *internationalisme prolétarien* avec le mot *révolution*, contribue à produire une structure sous-jacente qui se révèle communicable à l'échelle des continents à travers laquelle sont répercutées, au long des secousses violentes de la mondialisation économique, les vieilles mythologies qui tendent à l'harmonie universelle.

Conclusion

S'il y a une leçon à tirer des déboires de notre temps, c'est que l'idéologie doit en rabattre de ses ambitions, en admettant une fonction plus modeste, une position pratique. Peut-être celle de *faire le ménage* comme disait Camus. Sans imposer au *genre humain* des recettes usées de bonheur obligatoire. Car on a mis longtemps à comprendre ce qu'Hegel avait voulu dire en énonçant que l'Histoire avance par son côté noir. D'une part, les espoirs du triomphe de la révolution s'identifient au soleil (*Le soleil brillera toujours !*). De l'autre, peut-être par contraste, jamais l'histoire n'a paru si obscure. Pierre Daix (1976 : 462), ancien déporté du camp de Mauthausen, a réfléchi sur ce paradoxe : « Le soleil n'arrange-t-il pas tout, ne justifie-t-il pas tout de son éclat ? Dans notre pénombre myope où nous cheminons presque à tâtons, au contraire, chaque signe de vérité, si infime, a valeur irremplaçable de repère, parfois de bornage. Tout passe. Aucun empire, aucune société ne sont éternels. Aucun parti-État. Aucune civilisation. [...] C'est la vie, comme la science et l'histoire, qui est révisionniste ».

La pérennité de cette chanson révolutionnaire, disions-nous au début, tient au caractère fortement émotionnel qui fait qu'elle soit d'actualité au fil des ans parce que les iniquités qu'elle stigmatise ne sont pas, elles, près de disparaître. Elle paraît fortement utopique dans des sociétés démocratiques de marché de même qu'elle sonne faux dans la panoplie symbolique des régimes oppressifs et criminels. Mais il y a encore trop d'humiliés à travers le monde qui est le nôtre qui ne renoncent pas à se laisser séduire, au-delà des mécanismes complexes de l'adhésion politique, par une complainte qui vise leurs exploités. Des centaines de milliers d'hommes et de femmes se sont engagés à travers le vaste monde, l'espoir au cœur et cette musique aux lèvres, pour

victoire finale / on la chantera au retour. » sur l'air du « Clairon » de Déroulède, 1914) Montéhus retrouvera son pacifisme d'antan. Marc Ferro (1996 : 51) cite des exemples de manifestations de mécontentement accompagnées du chant de *L'Internationale* : durant l'été 17, au camp de la Courtine (Creuse), par des soldats russes mutinés ; par des soldats français en 1915 et lors des mutineries de 1917.

¹⁶ Dans les années trente (1934), le parti communiste abandonne brusquement toute consigne antimilitariste. Le drapeau rouge cède une place au tricolore et *La Marseillaise* à *L'Internationale*. Les communistes d'obédience stalinienne glorifient Valmy, Jeanne d'Arc et le patriotisme. Deux ans plus tard, l'euphorie s'empare de la classe ouvrière : c'est le Front Populaire et les premières conquêtes sociales (santé, retraite, éducation, chômage, logement, famille). Les congés payés qui permettent de découvrir tous les paysages de France. Les événements paraissent se précipiter : le 18 juillet, c'est le putsch en Espagne contre un autre gouvernement de Front Populaire issu des élections de février 1936. La guerre civile éclate. Le gouvernement Blum adhère à l'accord international de non-intervention en Espagne, violemment combattu par les communistes. Et la chanson qui fait fureur derrière les drapeaux rouges du Front Populaire français, c'est *Allons au devant de la vie*, de Chostakovitch, dont le refrain affirme qu' « il va vers le soleil levant, notre pays ! [l'URSS] »

qu'une justice pleine arrive sur terre. Elle accompagne les autres symboles, le poing levé de la révolte et le drapeau rouge, à chaque fois qu'un mouvement social d'envergure occupe les rues. Sa promesse d'un avenir radieux conserve une puissante charge émotive en dépit des avatars qui ont transformé beaucoup de ses aspirations en faits d'histoire tragiques. Son élan demeure intact là où des opprimés ont envie de nourrir leur foi en un monde et une société meilleurs.

Cet idéal, la juste cause *du bonheur pour tous* qui réclamait Gracchus Babeuf, a toujours été une aspiration inscrite au cœur même de la condition humaine.

Bibliographie

- BROCHON Pierre (1997). *Eugène Pottier, naissance de L'Internationale*. Saint-Cyr-sur-Loire : Christian Pirot.
- DAIX Pierre (1976). *J'ai cru au matin*. Paris : Robert Laffont.
- FERRO Marc (1996). *L'Internationale. Histoire d'un chant de Pottier et Degeyter*. Paris : Noësis.
- GARCÍA SERRANO Rafael (1983). *Diccionario para un macuto*. Barcelona : Planeta.
- GRANIER Caroline (2003). *Les écrivains anarchistes en France à la fin du dix-neuvième siècle*. Paris : Univ. de Paris VIII. Thèse consultable en ligne sur <http://raforum.apinc.org/>
- IBARRURI Dolores (1992). *El único camino*. Madrid : Castalia./ (1984) *Memorias de Pasionaria, 1939-1977: me faltaba España*. Barcelona : Planeta.
- LANGSHAW AUSTIN John (1970). *Quand dire c'est faire*. Paris : Seuil.
- LENINE (1971). *Œuvres choisies*. Moscou : Progrès.
- MAITRON Jean (1983). *Le mouvement anarchiste en France, I. Des origines à 1914*. Paris : FM/Fondations.
- STEIN Louis (1981). *Par-delà l'exil et la mort*. Paris : Mazarine.

Sitographie

- <http://www.bmlisieux.com/archives/epottier.htm> : textes extraits d'un exemplaire de l'édition d'Eugène Pottier (1887). *Chants révolutionnaires*. Paris : Dentu.
- <http://www.nodo50.org/tierraylibertad/181.html> : traduction espagnole intégrale du classique de Hem Day (1970). *Histoire du chant de l'Internationale*. Paris : Combat syndicaliste.
- <http://drapeaurouge.free.fr/> : recueil en ligne de chants révolutionnaires.